

Rubinstein, Arthur. 1973. "Enfance En Pologne." In *Les Jours de Ma Jeunesse*, 11–36. Paris: Robert Laffont.

Notas prévias:

Produzido pelo Serviço de Apoio ao Utilizador com Necessidades Especiais das bibliotecas da Universidade de Aveiro.

[11]

## I – Enfance en Pologne

[13]

1

Je dois la vie à ma tante Salomea. J'étais le septième, et je vins huit ans après le dernier-né ; mes parents ne voulaient absolument pas de moi et, sans l'enthousiasme persuasif de tante Salomea Meyer, mon intrusion dans cette vallée de larmes aurait bien pu ne pas se faire.

Mes parents vivaient à Lodz, ville sous domination russe. Située à proximité de Varsovie, c'était la grande ville la plus neuve, mais aussi la seconde en importance, de Pologne. Vers le milieu du xix<sup>e</sup> siècle, le tsar Nicolas I<sup>er</sup>, afin de créer une industrie rationnelle de la laine et du coton, avait invité des maîtres tisserands allemands de Silésie à venir s'installer dans cette minuscule agglomération qui portait le nom de Lodz, du mot polonais signifiant « bateau » - véritable paradoxe, puisqu'il n'y avait ni fleuve ni rivière alentour. Des centaines d'artisans inondèrent donc la ville, y montèrent leurs métiers, y édifièrent de beaux ateliers et y développèrent rapidement une industrie florissante. Attirés par cette nouvelle promesse de richesse, des juifs venant de tout le pays envahirent à leur tour la jeune cité. Ils eurent tôt fait d'apprendre les méthodes allemandes de tissage de la laine et ne tardèrent pas à rivaliser avec leurs maîtres. Il s'ensuivit une vive concurrence entre les deux groupes ; les ateliers poussèrent comme des champignons ; des maisons, des hôtels, des théâtres, des églises, des synagogues surgirent en un rien de temps. Avec la Russie entière et une grande partie de l'Asie pour marché, Lodz devint le plus grand centre industriel de l'empire, après Moscou.

Les Polonais d'origine montrèrent peu d'intérêt pour l'immense chance qui s'offrait. Les affaires ne les attiraient pas ; ils avaient pour occupations favorites l'agriculture, les sciences, les arts. Mais des milliers de paysans s'en vinrent travailler dans les ateliers. Et du même coup - autre paradoxe - Lodz prit figure de ville étrangère au cœur de la Pologne.

[14]

Mon grand-père Heyman fut l'un des premiers à tenter sa chance dans cette ville nouvelle. Il rencontra le succès et éleva une famille de huit filles et de deux fils, dont ma mère était l'aînée. Mon père, lui, arriva de Pultusk, ville du Nord, monta un petit atelier de tissage de drap à la main, et épousa ma mère. Ils eurent très vite six enfants, coup sur coup, trois filles et trois fils, après quoi - huit ans plus tard, le 28 janvier 1887, je tirai la sonnette au portail de la vie, tel

un invité en retard et plutôt indésirable. Ma mère eut énormément de mal à m'ouvrir la porte, à ce que l'on m'a dit, mais il en aurait fallu plus pour me dissuader de faire une entrée bruyante dans cette vallée de larmes. On devait me prénommer Léo, pour je ne sais quelle raison, sentimentale sans doute ; mais mon frère Ignace, alors âgé de huit ans, protesta véhémentement et s'écria :

- C'est Arthur qu'il faut l'appeler ! Puisque Arthur X (le fils d'un voisin) joue si bien du violon, peut-être le petit frère deviendra-t-il lui aussi un musicien.

Ainsi donc, va pour Arthur, qui, en polonais, s'épelle sans « h ». (Plus tard, seul Hurok, mon impresario, a utilisé « Artur » sans « h », pour ma publicité ; mais je signe « Arthur » dans les pays où cette orthographe est courante, comme je signe « Arturo » en Espagne et en Italie, et « Artur » dans les pays slaves.)

Nous habitons un appartement spacieux et ensoleillé, dans une jolie maison de la rue principale. Plotrkowska Ulica. On confia mon corps aux bons soins d'une vraie nourrice, du nom de Thecla, qui m'était toute dévouée mais que l'on prit, par la suite, à ce que l'on m'a dit, sur le fait de voler, et que l'on jeta en prison. A la pensée que j'avais peut-être tété, avec son lait, un peu de son vice (bien que l'avenir ait prouvé la vanité de ces craintes) j'étais si effrayé que je n'ai jamais volé - jusqu'à présent.

Mes premières impressions musicales, je les dois aux hurlements lugubres et plaintifs des sirènes d'usine qui, par centaines, réveillaient les travailleurs à six heures du matin dans la ville encore plongée dans le noir. De plus agréables nourritures musicales s'offrirent bientôt à moi, sous la forme des gitans qui apparaissaient dans la cour de notre maison pour chanter et danser, avec leurs petits singes costumés, tandis qu'un soi-disant homme-orchestre jouait d'un tas d'instruments bizarres.

[15]

Il y avait aussi les mélopées des marchands de vieux habits juifs, des marchands de glaces russes et des paysannes polonaises qui chantaient les louanges de leurs œufs, de leurs légumes et de leurs fruits. J'adorais tous ces bruits et, alors que je me refusais obstinément à prononcer le moindre mot, j'étais toujours prêt à chanter - à imiter de la voix - tous les sons que j'entendais, créant ainsi une véritable sensation dans la famille. Cette sensation dégénéra bientôt en jeu, chacun voulant m'enseigner ses petits airs. J'appris ainsi à reconnaître les gens à leur musique.

- Qui t'a donné ce gâteau ? me demandait par exemple ma mère.

Je chantais : « Ah, ah, ah, ah », et ma mère, hochant la tête avec satisfaction, disait :

- Ah, je vois, c'est tante Lucia.

Il y a, en Pologne, une sorte de petits gâteaux que l'on appelle des *mazurki* et, pour en avoir, je chantais une mazurka bien connue.

J'ai continué à jouer ce rôle de perroquet humain durant environ deux années, jusqu'à ce qu'un événement important survînt, qui bouleversa ma vie. Mes parents achetèrent un piano droit, sur lequel mes deux sœurs aînées, Jadwiga et Héla, commencèrent à prendre des leçons. Je fus si subjugué par l'aspect et l'apparition de ce divin instrument que, dès lors, le salon devint pour moi le paradis.

Ma seule défense étant les pleurs et les hurlements, j'usais de ces armes à discrétion, dès lors que l'on tentait de me déloger de cette pièce. Se trouvant alors fiancée et sur le point de se marier, ma sœur aînée prit des leçons de piano pour ajouter du lustre à son éducation. Chaque mot, chaque remarque prononcés par la grosse Mme Kijanska, le professeur de Jadwiga, trouvaient en moi le plus attentif des auditeurs - et quel délice, quand elle tapait sur les mains de ma sœur parce que celle-ci avait fait une fausse note. Parfois, quand ma sœur étudiait et commettait une erreur, c'était moi qui administrais la tape. Moitié par jeu, moitié sérieusement, j'appris à reconnaître les touches par leur nom et, tournant le dos au piano, je citais les notes de n'importe quel accord, même le plus dissonant. A partir de ce moment, ce devint jeu d'enfant pour moi de maîtriser les complexités du clavier, et je fus bientôt à même de jouer d'une seule main, puis des deux, n'importe quel air qui me passait par l'oreille. Il m'arrivait de jouer à quatre mains avec Mme Kijanska, en prenant la place de ma sœur, et, au bon moment, je m'arrêtais solennellement pour tourner la page, en faisant semblant de lire réellement la musique.

[16]

Tout cela, bien entendu, ne pouvait manquer d'impressionner les membres de ma famille, dont aucun, je peux l'avouer aujourd'hui, y compris mes grands-parents, mes oncles et mes tantes, n'avait le moindre don pour la musique. D'abord, cela les amusa. Par la suite, ils furent assez médusés en découvrant en moi une preuve aussi vigoureuse de talent.

Mon père, lui, avait une prédilection pour le violon, qu'il trouvait plus humain, plus distingué que le piano. Le succès de nombre d'enfants prodiges avait aussi probablement à voir là-dedans. Il me fit cadeau d'un petit crin-crin que je m'empressai de mettre en pièces. En retour, j'eus droit à la fessée. Il fit une autre tentative pour me convaincre de la supériorité de ce noble instrument à cordes, mais l'échec fut définitif. D'instinct, ce que je cherchais, c'était la polyphonie, l'harmonie, et non le timbre maigre et solitaire du violon, si souvent désaccordé et toujours dépendant de l'accompagnateur.

Stupéfiante de clarté - je le découvre après tout ce temps - est l'image que je garde de ces jours d'enfance. Je peux encore tracer sur le papier la disposition de notre appartement ; je me souviens de façon vivace des matins, du formidable branle-bas de mes frères et sœurs forcés de partir en courant pour l'école, toujours en retard, et des monceaux de sandwiches que leur préparaient ma mère et une servante. Ils criaient et galopaient continuellement, se disputaient et oubliaient leurs affaires - on eût dit une armée partant en guerre. Et puis, silence total ; je restais seul avec mon piano.

Quand j'eus trois ans et demi, la fixation devint si évidente que ma famille décida de faire quelque chose pour cette espèce de talent que j'avais. Mon oncle Nathan Follman (qui avait une bonne connaissance de la langue allemande) écrivit à Joseph Joachim, le plus célèbre violoniste de son temps et le directeur, alors, de l'Académie Royale de Musique de Berlin. Il lui parla en détail de moi et lui demanda son avis sur ce que l'on devait faire, devant de tels dons. Le professeur Joachim répondit fort aimablement. Ne rien faire avant l'âge de six ans, écrivit-il ; mais ensuite, conseillait-il, me placer entre les mains d'un bon professeur. « Si vous pouvez vous arranger pour amener cet enfant à

Berlin, je serai ravi de le voir », ajoutait-il - ce qui mit toute la famille en émoi. Le grand Joachim manifestant de l'intérêt pour le petit Arthur !

[17]

On pesa et considéra nombre de plans. Finalement, on décida de se rendre à Berlin. Le fiancé de ma sœur Jadwiga était un jeune et brillant courtier en laine, du nom de Maurycy Landau, du genre grand et beau garçon ténébreux, qui avait su charmer le cœur de sa fiancée - pour une bonne part en me couvrant de jouets très coûteux. Mes parents voulaient que le trousseau de leur fille aînée fût confectionné dans la capitale allemande, et c'était là l'occasion parfaite - ma mère et ma sœur pourraient m'emmener avec elles.

Nous partîmes quelques jours plus tard. Tout ce que je me rappelle de ce voyage, c'est la frontière russo-allemande, que nous atteignîmes au beau milieu de la nuit. Une cloche sinistre nous tira brutalement du sommeil, et ma mère me fit anxieusement signe de me taire. Il y eut un bref silence, puis trois gendarmes russes, barbus, armés de pistolets et de longs sabres, les éperons cliquetant sur leurs hautes bottes, pénétrèrent dans le compartiment et demandèrent grossièrement nos passeports. La Russie et la Turquie étaient alors les seuls pays d'Europe exigeant ce genre de document. J'étais terrifié, certain qu'on allait nous conduire droit à la potence - ce genre de peur nerveuse ne m'a jamais quitté, chaque fois qu'il m'arrive de franchir une frontière russe. A Berlin, nous descendîmes chez ma tante Salomea Meyer, qui était ma marraine et sut me donner vraiment l'impression de trouver chez elle un foyer. Le seul souvenir que je conserve de la capitale est celui des tramways et des ascenseurs, des trottoirs pavés d'une mosaïque de pierres blanches et noires, de la propreté des rues et des maisons et, par-dessus tout, de l'absence des cheminées et des sirènes familières de nos usines. Je garde une photographie de moi, à l'âge de quatre ans, en compagnie de ma jolie petite cousine Fanny Meyer, qui me rappelle toujours cette première visite à la capitale.

Un matin, on m'emmena chez le professeur Joachim, qui nous attendait dans son salon. Le célèbre maître avait soixante ans environ ; il était grand, plutôt lourdement bâti, avec le visage presque caché sous une crinière grise d'artiste, la barbe ronde, la moustache épaisse, des favoris, et des sourcils très broussailleux. Même ses énormes oreilles s'ornaient d'une riche floraison de poils. Tout d'abord, il me fit peur, avec sa voix de basse cavernreuse ; mais sa gentillesse et l'expression de douceur de ses yeux me rassurèrent instantanément. Joseph Joachim ne fit guère attention à l'exposé, encombré de détails, que lui fit ma sœur de mes talents. Il entendait tout découvrir par lui-même et, se méfiant des enfants prodiges, il entreprit de m'examiner des pieds à la tête, comme un docteur aurait fait d'un patient.

[18]

D'abord, il me demanda de citer à haute voix les notes de tout un tas d'accords compliqués qu'il plaquait sur le piano ; après quoi, je dus prouver, de quantité d'autres manières, la perfection de mon oreille ; et enfin, je m'en souviens, il me fit jouer, après l'avoir fredonné, le magnifique second thème de la *Symphonie Inachevée* de Schubert. Je dus trouver les accords justes, et ensuite transposer l'air dans un autre ton.

Lorsque je me fus acquitté de tout cela de façon satisfaisante, le professeur Joachim me souleva du sol, m'embrassa et me donna un gros morceau de chocolat. Un peu plus tard, il dit à ma mère et à Jadwiga :

- Cet enfant deviendra peut-être un grand musicien - il en possède certainement le talent. Faites-lui entendre du chant de qualité, mais ne lui imposez pas de force la musique. Quand le temps sera venu d'étudier sérieusement, amenez-le-moi, et je serai heureux de superviser son éducation artistique.

En remerciant le maître de sa grande gentillesse, nous partîmes, très heureux. Quinze jours plus tard, quand le trousseau de Jadwiga fut prêt, nous retournâmes à Lodz, où un accueil chaleureux nous attendait. La famille fut électrisée à la nouvelle qu'on me promettait un grand avenir ; la ville entière était impressionnée par l'opinion de Joachim ; la presse alla même jusqu'à publier des récits enthousiastes de notre visite à Berlin.

Le bruit que l'on faisait autour d'une histoire aussi peu importante que ma manière de jouer un air ou de deviner un accord me semblait absurde, alors que personne n'était impressionné par l'exploit courageux que représentait le fait de sauter du haut de trois marches d'escalier ou de courir plus vite que les garçons de mon âge.

Quand Jadwiga se maria, mes parents donnèrent une très belle cérémonie juive à la maison et, après la cérémonie, un petit orchestre de quatre ou cinq musiciens vint jouer pour le bal. Lorsqu'il attaqua la première danse, le bruit de la musique me surexcita à tel point que, grimpant sur une chaise pour jouer les chefs d'orchestre, je me mis à gesticuler comme un sauvage, jusqu'au moment où je dégringolais par terre, terminant ma performance par une grosse bosse au crâne et un saignement de nez. Apparemment, je n'étais pas destiné à devenir chef d'orchestre.

[19]

## 2

Mon père acheta une maison, dont nous occupâmes la moitié du second étage, mes grand-parents Heyman prenant l'autre moitié. Ce voisinage intensifia encore les rapports avec le reste de la famille nombreuse de ma mère, qui était d'une orthodoxie juive extrêmement stricte. La tradition exigeant que les enfants se rassemblent autour du patriarche tous les vendredis, la maisonnée se mit donc à observer le sabbat dans la plus grande solennité.

Ma propre vie dans ce quartier prit un tour nouveau avec l'apparition d'une adorable petite fille, une cousine qui avait exactement le même âge que moi : Noémi. Fille adoptive de tante Frandzia, l'une des trois sœurs de ma mère - toutes sans enfants -, Noémi vivait dans la maison voisine de la nôtre.

Elle avait l'air d'un ange de Raphaël : visage rond couronné de boucles d'or, yeux bleus brillant d'une expression céleste, ravissante peau de pêche et caractère doux et tendre. Nous nous adorions si passionnément que nous étions inséparables. Le fait qu'elle eût perdu sa mère en naissant et que son père, mon oncle Paul Heyman, se fût remarié, me donnait le sentiment que je devais la protéger.

Tante Frandzia chérissait cette enfant, et comme son mari avait une situation très aisée, grâce à elle Noémi menait une existence agréable, et moi aussi par contrecoup. Notre aire de jeu quotidienne consistait en une

magnifique nursery : deux grandes pièces ensoleillées, pleines de toutes sortes de jouets. Une gouvernante surveillait nos ébats et nous emmenait en promenade ; nous prenions alternativement nos repas chez ma tante et chez mes parents. Noémi - je l'appelais Nemitka - aimait à jouer au papa et à la maman avec moi. Elle m'obéissait aveuglément, m'abandonnait les meilleurs morceaux à table et fondait facilement en larmes quand j'avais le moindre ennui. Lorsque je me mettais au piano, elle béait d'admiration. Je crois bien que nous étions probablement les enfants les plus heureux du monde.

Les deux années qui suivirent furent un véritable rêve - jours d'enfance bénie, parfaitement heureuse et insouciante.

[20]

Quand nous en avons assez de jouer, nous écoutions tous deux les contes de fées que nous lisait la gouvernante ; mais nous ne tardâmes pas à inventer nous-mêmes nos propres fables, et plus grandissait entre nous cette tendresse passionnée, plus la vie même nous apparaissait comme un conte de fées permanent. Je suis heureux de pouvoir dire que mes sentiments à l'égard de la vie n'ont jamais changé.

Lodz était la ville la plus malsaine et la moins hygiénique que l'on puisse imaginer : ni parcs, ni squares, ni avenues, ni terrains de jeux pour enfants. L'air était si vicié par les émanations des usines chimiques, et la fumée noire vomie par les cheminées qui cachait le ciel était si épaisse que nos promenades quotidiennes n'étaient, du point de vue de l'hygiène et de la santé, qu'un simple rite. La nuit, Lodz était encore pire. Faute d'un système moderne de tout-à-l'égout, on devait recueillir les excréments dans de petits réservoirs métalliques, remorqués par des chevaux, et qui emplissaient les rues d'une puanteur intolérable.

Pourtant, Noémi et moi, nous considérions toutes ces imperfections d'un œil très différent : nous adorions Lodz. Les usines étaient pour nous des châteaux aux tours superbes, les agents de police russes, des ogres, et les gens dans les rues, des princes et des princesses déguisés.

A la maison, j'avais l'habitude d'illustrer au piano nos fables ou les petites scènes de notre vie quotidienne. Mon plus grand succès était d'imiter les disputes de notre grand-mère avec la cuisinière. Un trémolo des basses annonçait l'imminence de l'orage ; suivait un duel, crescendo continu, entre les deux voix ; au bout de quoi, un accord brusque et brutal mettait le point final au drame.

Un soir, mes parents m'emmenèrent à l'Opéra. On y donnait *Aïda*, avec une compagnie italienne itinérante. Je fus très frappé par les chanteurs et le décor ; mais, au premier *forte* des trombones, je me mis à hurler de terreur et l'on dut se hâter de me ramener à la maison. Pendant longtemps, après cette soirée, je n'ai pas pu supporter le son des trombones. J'eus beaucoup plus de chance avec le premier concert où l'on me conduisit. Par la suite, j'entendis le pianiste polonais Jozef Sliwinski, bien que je fusse encore trop petit pour l'apprécier à sa juste valeur.

Vers la même époque, un petit garçon prodige vint donner, avec grand succès, un concert dans notre ville. C'était le violoniste Bronislaw Hubermann, alors âgé de douze ans.

[21]

Son jeu me ravit et mes parents l'invitèrent à nous rendre visite. Nous jouâmes l'un pour l'autre à la maison, et il se montra charmant à mon égard. Nous sommes restés amis jusqu'à sa mort.

Cependant, l'événement qui compta le plus pour moi en ce temps-là fut le passage d'un petit orchestre symphonique à Lodz. Il était dirigé par le Hollandais Julius Kwast. Il exécuta la première suite du *Peer Gynt* de Grieg, et j'en fus si transporté que, rentré à la maison, je parvins à en rejouer la plus grande partie, à l'ébahissement de la famille. M. Kwast fut invité chez nous, m'entendit jouer, et jugea qu'il était temps pour moi de prendre des leçons de piano. Son avis fut immédiatement suivi.

Mon premier professeur fut une certaine Mme Pavlowska, représentante typique de la vieille école, et dont le principal effort consistait à me forcer à garder les coudes au corps et à me faire exécuter des gammes sans faire tomber la pièce de monnaie posée sur le dos de ma main. Après trois mois de luttes inutiles, elle dut s'avouer battue, et l'on confia le soin de me donner des leçons à M. Adolf Prechner, personnage étrange et un peu démoniaque, au visage grêlé de petite vérole et à grosses moustaches jaunâtres. Quand il ne parlait pas trop doucement, il hurlait à tue-tête ; mais il connaissait son métier. Je fis de grands progrès en peu de temps et fus bientôt capable de jouer des morceaux de Mozart, de Mendelssohn et de Bach.

Un matin, mon père entra dans ma chambre, avec une expression terrible sur le visage. Brandissant à la main un journal, il me dit d'une voix tragique :

- Sais-tu qui vient de mourir, Arthur ?

Je fondis en larmes au simple effroi de la question.

- Anton Rubinstein, murmura mon père. C'est la ruine de ton avenir.

Apparemment, il avait formé le projet de m'envoyer à ce grand homme, dont le hasard voulait que je porte le nom et qui était alors directeur du Conservatoire Impérial de Saint-Petersbourg - et voilà que cette mort prématurée faisait s'effondrer les projets et les espoirs de mon père. Pourtant, à l'époque, je fus incapable de mesurer toute l'étendue de cette perte. Ce n'est qu'aujourd'hui que je peux me rendre compte de toute la différence que cela aurait fait dans ma carrière, si Anton Rubinstein avait vécu quelques années de plus.

[22]

Un jour, le comité de je ne sais quelle institution de la ville vint voir mes parents, pour demander si je pouvais prendre part à un concert destiné à procurer des fonds pour des œuvres de charité. C'était une grave décision à prendre. Je n'avais pas encore sept ans ; il fallut consulter M. Prechner. Il donna son accord et nous nous mîmes immédiatement à la préparation d'un programme pour mes débuts de pianiste de concert.

La date fixée était le 14 décembre 1894. Le matin du jour fatidique, la maisonnée entière se retrouva dans un état de surexcitation extrême. Seul, je restais calme et heureux. Je venais justement de recevoir un joli cadeau de Noémi et j'avais essayé mon beau costume de velours noir à col de dentelle blanche, dans lequel je me sentais plein d'importance.

Le concert se déroula splendidement. Une jeune dame joua le concerto pour violon de Mendelssohn, un homme chanta quelques airs, puis vint mon tour. Comme j'avais repéré une énorme boîte de chocolat dans la loge des artistes, j'exécutai ma sonate de Mozart et mes deux morceaux de Schubert et de Mendelssohn de la meilleure humeur du monde et je fus récompensé par une chaleureuse ovation de l'assistance, composée essentiellement de ma famille, de ses amis, de juifs et d'Allemands de Lodz amateurs de musique. Noémi était fière de moi, ce qui m'emplit de joie.

Une quinzaine de jours plus tard, on m'envoya à l'école - école russe obligatoirement, car aucune école polonaise n'était tolérée. On nous apprit à débiter à toute vitesse les titres officiels du tsar et de sa famille : « Sa Majesté Impériale, Autocrate de toutes les Russies, Roi de Pologne, Grand- Duc de Finlande, etc. », et puis à chanter l'hymne national russe. Je détestais cela, et de me voir imposer quelque chose d'aussi étranger à moi-même me déplaisait profondément. A la maison, nous parlions le polonais, et j'étais polonais. Il est curieux de noter combien cette atmosphère étrangère qui était celle de l'école me fit prendre conscience de mon grand amour pour la Pologne. L'après-midi, je suivais des leçons de polonais avec ma sœur Frania, et ce m'était une source d'immense plaisir.

Ma vie se poursuivit pendant une année selon une routine monotone, jusqu'au soir où, tout soudain, on m'emmena passer la nuit chez Jadwiga. Je n'avais pas vu Noémi depuis deux jours. Elle était malade, me disait-on. Je pensais bien que quelque chose n'allait pas, mais à toutes mes questions on répondait évasivement : « Il ne faut pas que tu la voies. Elle est malade. » Les visages étaient graves et tendus. Les quelques jours qui suivirent furent atroces.

[23]

Les gens se comportaient étrangement ; ils chuchotaient en ma présence et m'évitaient. Je me sentais comme un chien abandonné par son maître. Puis, un après-midi, Jadwiga revint en larmes et s'effondra complètement en me voyant. Je compris dans l'instant ; je devinai tout : Nemutka n'était plus, ma petite Nemutka était morte.

Jadwiga me dit d'une voix étranglée :

- Noémi est partie pour un long voyage.

Je hochai la tête avec un sourire de crédulité stupide. Je ne pouvais supporter qu'on me dît la vérité... je ne voulais pas entendre, je voulais être seul.

Il est un mot polonais, *Zal*, très beau et absolument intraduisible. Il signifie : tristesse, nostalgie, regret, blessure du cœur, et en même temps autre chose. Il exprime cette sensation que l'on a de hurler en dedans de soi, si intolérable qu'on en a le cœur brisé.

Le lendemain matin, mon père m'emmena en promenade. Dès les premiers mots : « Il faut que tu saches, Arthur... », je l'interrompis net et dis très vite :

- Oui, je sais, papa, je sais. Elle est partie, mais elle reviendra.

C'était la fin de mon enfance ; désormais j'étais un grand garçon. Ce ne fut que bien des années plus tard que je pus parler de ce deuil et apprendre les

détails de l'horrible fièvre scarlatine qui m'avait enlevé Noémi. Ma douce petite Nemutka - s'il y a des anges, elle est sûrement parmi eux aujourd'hui.

Je traversai une mauvaise période. Je devins irascible et désobéissant, je refusais la nourriture, j'évitais tout le monde à la maison et, à l'école, je cherchais la bagarre avec mes camarades. Personne n'arrivait à me persuader de jouer du piano par plaisir. Je me contentais de faire mes gammes tous les jours, mais paresseusement et sans conviction. La seule chose que j'aimais, c'était de jouer aux cartes avec mon grand-père malade, qui me distrait en m'apprenant les jeux les plus compliqués. Je ne pouvais me faire à la perte de ma petite amie ; il y avait en moi une fureur, une rancune, un ressentiment contre quelque chose ou quelqu'un - sans que je puisse dire qui ou quoi. Une nuit, les yeux grands ouverts, j'ai su tout à coup. Oui, c'était Dieu, ce Dieu de mon grand-père, que celui-ci priait avec tant de ferveur en m'assurant que Dieu sait tout, est partout, perce nos pensées les plus secrètes, nous protège et ne se trompe jamais. Eh bien, alors, pensai-je amèrement, comment avait-il pu commettre un acte aussi injuste et aussi terrible?

[24]

Il avait dû se laisser distraire par inattention. Mais on disait que ce genre de chose était impossible de la part de Dieu. Je fus pris alors d'un désir frénétique. J'avais besoin de découvrir si Dieu existait réellement, s'il avait conscience de mes doutes - oui, il me fallait courir ce risque, même au prix de ma vie. Et le petit garçon que j'étais, assis tout droit dans son lit, retenant son souffle dans la peur mortelle qui le tenait, pensa ces mots horribles : « Dieu est un imbécile. » Je m'attendais à le voir surgir aussitôt, à recevoir un coup fatal, à entendre du moins rouler le tonnerre. Rien ne vint. Je répétais, tout haut cette fois, l'épouvantable insulte. Toujours rien. Nuit après nuit, je réitérai cette scène, au grand dam de mes nerfs. En outre, j'étais malheureux à l'école, où l'on nous forçait à tout absorber trop mécaniquement, sans qu'il nous fût possible de mettre du cœur au travail. Je n'en réussis pas moins à apprendre le russe, ainsi que l'allemand, que tout le monde parlait autour de moi. En plus de mon polonais, cela me faisait trois langues vivantes.

En Russie, au cours de ces années, la situation politique était marquée par un grand malaise et par des désordres. Les classes laborieuses, mécontentes, prêtaient une oreille avide aux théories socialistes, que leur exposaient ceux appartenant à ce que l'on appelait « l'Intelligentsia » - étudiants des universités et des lycées, essentiellement. Comme il devenait de plus en plus difficile de faire face à cette propagande, à cause de la bonne organisation du mouvement révolutionnaire, la police secrète russe recourait à son fameux système de « provocation ». Un de ses hommes se mêlait à la foule venue assister à une réunion publique licite et paisible, cortège ou célébration quelconque. L'agent provocateur criait un slogan offensant pour le tsar et le gouvernement, ou tirait un coup de feu, signal pour l'intervention de la police, qui rossait les gens et arrêtait les meneurs. Ce genre d'action marqua l'origine des pogromes.

J'eus le malheur d'assister à une scène de ce genre. Un jour, après l'école, je m'arrêtai avec quelques camarades pour regarder passer le convoi funèbre d'un ouvrier, agitateur politique probablement. Des centaines d'autres ouvriers suivaient paisiblement et en silence le corbillard, quand on entendit tout à coup un grand cri. Des masses de gendarmes surgirent comme par

enchantement, pénétrèrent dans la foule dense, sabre au clair, frappant à tort et à travers.

[25]

Terrifiés, nous courûmes chercher refuge sous la première porte cochère qui se présenta, et de là nous continuâmes à observer le spectacle. Le cortège funèbre tenta de se disperser en ramassant ses blessés. Mais, devant un nouvel assaut de la police, la colère monta et se tourna contre les assaillants. Alors, se passa quelque chose d'effrayant. D'une rue transversale, déboucha un détachement de Cosaques brandissant leur *nahajkas*. (On leur donnait ce nom de Cosaques, mais il s'agissait en fait de Mongols envoyés de Sibérie.) Montés sur leurs petits chevaux arabes, le bonnet incliné de côté sur l'oreille, ils chargèrent furieusement la foule, frappant les gens sans merci. Lorsque les victimes, avec des hurlements de désespoir, s'enfuyaient pour sauver leur vie, les Cosaques enragés s'en prenaient aux spectateurs innocents, pour la plupart de vieux juifs vêtus de leur longue lévite, qu'ils foulaient sous les sabots de leurs montures et blessaient cruellement. Puis ils se mirent à briser les devantures des boutiques. Il y avait du sang partout, et nous pouvions voir sur le visage des victimes des expressions à fendre le cœur. Quand ce fut fini, nous rentrâmes, la mort dans l'âme et les yeux pleins à jamais de l'horreur de tout cela.

Une nuit, mon cher grand-père Heyman rendit l'âme. Il était malade depuis longtemps et il passa doucement, dans son sommeil. Je fus réveillé par les cris et les lamentations. Le lendemain matin, la famille au grand complet arriva, tout en deuil, en larmes, chacun parlant à voix basse, entrant et sortant à la hâte pour s'occuper d'organiser les funérailles. Quant à moi, une fois de plus je feignis de ne pas comprendre l'événement et ne permis à personne de me l'expliquer. Je détestais la mort ; en fait, j'en avais une peur si terrible qu'il m'arrivait souvent de demander à mes amis d'école, appartenant à différentes confessions, quelle était la religion qui semblait prendre le plus grand soin de la dépouille mortelle des défunts. Je ne voulais pas être enterré. J'aurais voulu être allongé dans un cercueil transparent, exposé sur un haut catafalque, dans un vaste mausolée.

Mes parents s'inquiétaient de plus en plus de mes sombres ruminations et de mon aversion pour l'école. J'en venais même à négliger le piano ; M. Prechner se plaignait de mon manque d'attention et de ma paresse. Je n'aimais qu'une seule chose : la lecture, et je dévorais tout ce qui me tombait sous la main. Les romans de Sienkiewicz, de Jules Verne, les contes de fées, les livres d'histoire, les biographies d'hommes célèbres étaient mes préférés.

[26]

Tout, sauf la poésie; pour moi, la poésie était de la fausse musique, oui, une sorte de « parente pauvre » de la musique. J'avais honte d'entendre sa forme, ses cadences et son rythme servir à exalter des mots, au lieu de sons. Si, d'aventure, une des jeunes filles de la famille se mettait à déclamer des vers (comme c'était la mode en ce temps-là), j'étais pris d'une crise de fou rire nerveux et contraint de quitter la pièce.

Mes parents décidèrent que je devais partir pour Varsovie.

### 3

J'étais heureux de quitter Lodz. On se hâta de préparer le départ et, un matin, je partis avec ma mère pour Varsovie. La distance en train n'était que de trois heures, mais je fus stupéfait du contraste entre les deux villes. On laissait derrière soi un no man's land pour plonger au cœur de la Pologne, cet éternel champ de bataille de l'Europe.

La malchance pure a voulu que, jadis, les Polonais se soient trompés dans le choix des lieux et aient opté pour des espaces absolument sans défense, pris entre ce marteau et cette enclume formidables que sont la Russie et l'Allemagne. La Pologne est un plat pays de plaines et de forêts, coupé de quelques fleuves, avec la Vistule pour artère principale, et bordé au sud par une magnifique chaîne de montagnes. Rien là de sensationnel dont on puisse se vanter. En ce temps- là, les villes étaient sans prétention et vieillottes ; elles avaient toujours beaucoup de peine à se remettre des guerres et des révolutions. Les villages, eux, étaient humbles et primitifs ; les routes, mauvaises ; le peuple, pauvre.

J'aime le pays de ma naissance, et cet amour n'a rien à voir avec le patriotisme ou le chauvinisme. Ce livre prouvera suffisamment combien peu de temps j'ai vécu là. Mais tout ce qui est polonais exerce sur moi un charme irrésistible et me donne souvent le mal du pays. L'origine de ce charme réside peut-être dans une sorte d'authenticité. Authentiques, les saisons le sont, par exemple ; impossible de s'y tromper : elles sont l'égal de ce que doit être une symphonie - quatre mouvements parfaits, en harmonie intime les uns avec les autres.

[27]

Pas la moindre confusion ; elles vivent leur brève existence, chacune dans la pleine expression de leur beauté ; leur nature propre est source d'émotion profonde. Le grand écrivain polonais Wladvslaw Reymont dépeint bien dans son roman *Chlopi* (les paysans), qui lui valut le prix Nobel, jusqu'à quel point la vie des paysans, leurs passions, leurs espoirs, leurs joies et leurs peines sont entièrement commandés par le caractère de chaque saison. Personnellement, j'ai une préférence marquée pour l'automne polonais, avec ses crépuscules tendres et mélancoliques, lorsque la campagne, peinte de tous les tons d'or, de brun et de jaune, devient un décor naturel pour certains des plus ravissants Nocturnes de Chopin.

Et que dire de ses forêts qu'on croirait créées tout exprès pour les contes de fées ! Et de ses champs, quand le blé rutille de tous ses ors et ondoie doucement au vent ! Je n'ai jamais pu les contempler sans avoir la gorge serrée.

Même les gens étaient frappés au sceau de l'authenticité : aristocrates, paysans, juifs, prêtres, dames de qualité, putains, ouvriers, étudiants - chacun affichait son incontestable identité. Les paysans maintenaient la tradition de leurs pittoresques costumes régionaux.

A l'époque de ma naissance, le pays était en fait réduit à un tiers seulement du territoire polonais. Unis dans une abominable alliance, trois malins souverains - le roi de Prusse Frédéric « le Grand », la célèbre impératrice Catherine de Russie, dite aussi « la Grande », et l'impératrice d'Autriche, Marie-Thérèse - avaient divisé la Pologne en trois parts : le nord-est,

avec Varsovie pour capitale, devint le royaume fantôme de Pologne (le tsar de Russie en usurpant le titre de Roi) ; le nord-ouest devint *l'Ostmarken* (la marche de l'Est) allemand, capitale Poznan ; et le sud fut baptisé par les Autrichiens « Province de Galicie », avec un parlement provincial siégeant à Lwow (cette dernière part incluait la capitale historique de la Pologne : Krakow).

Ce voyage était pour moi la première occasion de voir mon pays sous ses vraies couleurs, et cela me passionnait. Nous descendîmes à l'hôtel d'Angleterre, lieu historique depuis que Napoléon y avait passé une nuit pendant la campagne de Russie. Ses chambres, nobles et éclairées aux bougies, avec leurs beaux meubles anciens et leurs lourds miroirs, furent un enchantement pour moi.

[28]

Non loin de l'hôtel, nous avons le célèbre Jardin Saxon, créé par Auguste le Fort, roi de Pologne. Les magnifiques palais de l'aristocratie et l'antique château royal donnaient à Varsovie un air de grande noblesse. Les rues étaient animées de foules gaies et exubérantes - rien n'empêchera jamais les Polonais de jouir de la vie. Et les femmes semblaient singulièrement séduisantes, pleines de vivacité et d'élégance. Il y avait quelque chose de si irrésistiblement vivifiant dans l'atmosphère de cette ville qu'elle conquiert aussitôt tout mon cœur. Mais la présence de la police russe m'offensait singulièrement. Je détestais la vue des inscriptions en polonais surmontées de leur traduction en russe. Pourtant, ce qui m'enrageait le plus, c'étaient les monuments érigés aux points les plus marquants, en commémoration des victoires russes ou en l'honneur de traîtres polonais. Ce qui me rappelle une anecdote amusante. On racontait que le gouverneur, fraîchement nommé, d'une ville polonaise, avait rassemblé tous les notables, pour les presser de verser une contribution généreuse à un fonds destiné à l'érection d'une statue en l'honneur d'un général russe qui avait écrasé la dernière révolte polonaise. « Vous devez à cet homme, avait-il conclu, d'appartenir de nouveau à notre Sainte Mère la Russie et à notre Petit Père le Tsar. » Les gens, hochant sombrement la tête, commencèrent à souscrire chacun leurs dons - qui cinq roubles, qui dix roubles. Le gouverneur exultait - voilà de la bonne besogne, pensait-il, qui sera bien vue à Saint-Pétersbourg.

- Je vous remercie, messieurs, dit-il enfin. Et maintenant, mes assistants vont procéder à la collecte de l'argent.

- De l'argent ? Qui a parlé d'argent ? riposta l'un des plus âgés parmi les notables. C'est à aller en prison que nous pensions au contraire. Cinq roubles non versés devraient nous valoir dix jours ; dix roubles, quinze jours, etc.

Ma mère avait pris rendez-vous avec le grand pianiste Alexander Michalowski, premier professeur du Conservatoire de Varsovie. La salle de musique où il nous reçut ressemblait à une sorte de Panthéon ; des douzaines de couronnes de lauriers, tressées de rubans de soie multicolores, pendaient dans toute la pièce - trophées remportés à ses concerts. C'était, je le découvris bientôt, la mode parmi les artistes polonais de se livrer à ce genre d'exposition. Mais il y avait tant de poussière accumulée sur les feuilles que cela me gênait terriblement pour jouer : je ne pouvais m'arrêter de tousser et d'éternuer.

[29]

Néanmoins, le professeur Michalowski m'adressa des paroles d'encouragement ; il dit qu'il me trouvait encore trop jeune pour me donner immédiatement des leçons, mais que, dans un an environ, il aurait plaisir à m'accorder une nouvelle audition. Pour le présent, il me conseillait d'aller voir le professeur Rozycki, qui avait publié nombre d'exercices et d'études pour le piano. Ma mère conclut donc un arrangement avec Rozycki, qui m'accepta sans même prendre la peine de m'écouter jouer.

- Les rapports de mon distingué collègue suffirent, déclarat-il.

On me confia aux soins de l'une de nos parentes, veuve, Mme Glass, qui vivait avec sa fille Isabella, jeune et très jolie. Leur appartement, au troisième étage dans la seconde cour d'une vieille maison délabrée, n'avait rien de très attirant. Un piano droit de location fut installé dans la chambre sombre et sans air où j'étais censé passer les quelques années à venir de mon existence. Quand ma mère nous quitta, je me sentis terriblement seul ; mais, au bout de quelques jours, le charme de Varsovie me gagna.

J'étais enfin à même de jouer avec des jeunes garçons polonais de mon âge, au Jardin Saxon, lieu d'enchantement et source de plaisirs nouveaux pour moi. Les leçons particulières - en polonais - m'intéressaient passionnément, et je découvris que Mme Glass avait des livres d'histoire de la Pologne, dont la vente était interdite. Je les lus tous avidement, en même temps que la trilogie épique de Sienkiewicz. L'une des nouvelles de cet auteur, *Hania*, me donna même l'idée de composer un opéra, auquel je me mis avec enthousiasme.

Si tout cela était extrêmement stimulant, il n'en allait pas de même pour les leçons de M. Rozycki. C'était un vieil homme grand et gras, paresseux et mou, à longue barbe grise. Lors de notre première rencontre, il me reçut avec indifférence et me fit jouer une sonate de Mozart, durant laquelle, à mon grand étonnement, il sombra dans un profond sommeil. Réveillé par le dernier accord, il marmonna vaguement quelque chose et m'ordonna d'acheter certains des cahiers d'exercices qu'il avait publiés et de les étudier trois heures par jour, puis il me congédia. Et cette même routine se répéta au cours des leçons qui suivirent.

Je négligeai ces fastidieux devoirs à la maison et préférai lire de la musique qui m'intéressât. La routine quotidienne était souvent interrompue par l'arrivée en ville de l'un ou l'autre de mes oncles de Lodz. Ils m'emmenaient au restaurant, puis à l'Opéra.

[30]

C'étaient des hommes très bizarres, que ces oncles - chacun d'eux était un vrai personnage. L'oncle Paul Heyman, le père de Noémi, était l'homme le plus élégant de Lodz ; il imitait le style du prince de Galles (le futur roi Edouard VII). Il achetait ses vêtements et ses chapeaux à Londres, se faisait tailler la barbe et les cheveux à la mode d'Edouard et adorait se faire photographier dans la pose de son royal modèle, souvent une cravache à la main, bien qu'il n'eût jamais fait de cheval. Il avait encore une autre idiosyncrasie : l'oncle Paul était, comme nous disions, un « claqueur de joues » - autrement dit, il avait la main leste. Si quelqu'un le contredisait en affaires, il recourait tout bonnement à cet argument persuasif, ce qui ne l'empêchait pas d'être en réalité le meilleur des hommes.

Son frère cadet, Jacob, était très différent. Célibataire endurci, il menait joyeuse vie : c'était un vrai noceur, familier des boîtes de nuit. Il aimait à m'inviter pour le petit déjeuner, qui consistait d'ordinaire en café, petits pains et caviar pressé, et il me chantait des airs de music-hall plutôt lestes.

Un autre de mes oncles, Boleslaw Sznek, m'avait fait cadeau pour mon anniversaire de deux petits bustes en terre cuite de Beethoven et de Mozart. Grand amateur d'opéra, il m'avait déclaré solennellement :

- Arthur, rappelle-toi bien ceci : la musique compte trois génies...

Beethoven, Mozart, et Battistini.

Pendant plusieurs années, j'en restai passionnément convaincu, surtout après avoir entendu ce baryton italien dans le *Démon* d'Anton Rubinstein et dans la *Traviata* de Verdi. Il me donnait vraiment le frisson. Avec Caruso, c'est la plus belle voix d'homme que j'aie jamais entendue.

Pendant mes leçons, le professeur Rozycki continuait à dormir le plus paisiblement du monde - habitude qui ralentissait considérablement mes progrès. De temps à autre, Mme Glass me remettait une enveloppe contenant les honoraires, que je devais remettre à mon tour au professeur. Une fois, comme je sonnais à la porte de son appartement, à la place de la servante habituelle ce fut un jeune garçon de treize ans environ qui ouvrit.

- Est-ce que le cavalier... (c'était le terme qu'employaient les enfants de notre âge pour se parler entre eux à la troisième personne) a apporté l'argent ? s'enquit-il d'un ton grossier.

- Non, répondis-je humblement.

- Alors, pas de leçon ! cria-t-il en claquant la porte.

[31]

Ce fut un coup terrible pour moi, la première humiliation de ma vie. J'en étais si profondément blessé que je m'assis sur une marche de l'escalier et pleurai longtemps. J'écrivis ensuite à mes parents pour leur décrire la scène et les mettre au courant de la maladie du sommeil de mon professeur.

Peu de temps après, ma mère arriva pour me ramener à la maison. Au cours de leur dernière entrevue, M. Rozycki lui déclara qu'il ne pensait pas que j'eusse devant moi un grand avenir de pianiste. Je manquais trop d'attention pendant les leçons, dit-il. Le jeune garçon qui m'avait offensé était son fils, Ludomir Rozycki, qui devint par la suite un compositeur très connu d'opéras, de ballets et autres. Je n'ai jamais joué une seule note de sa musique.

Cette fois, le retour à Lodz fut moins triomphal. Je sentais autour de moi une atmosphère de déception et de désapprobation. Je devins convaincu que j'étais un raté complet. La ville, avec ses fumées et ses odeurs, ses gens pressés et gesticulant dans les rues, son manque d'arbres, contribuait à me déprimer.

Après la mort de mon grand-père, mes parents avaient repris à leur compte la tradition du rite sabbatique - non plus dans le même esprit de religion, mais dans un esprit de sociabilité et de cordialité pures. On servait à dîner à une vingtaine de membres de la famille, les plus proches, et le reste nous rejoignait un peu plus tard. La cuisine était excellente : ma mère avait l'art consommé de préparer la carpe et le brochet à la juive, et sa façon de cuisiner le poulet, le canard et l'oie était sans pareille.

J'aimais énormément ces soirées du vendredi, non seulement pour leurs charmes culinaires (bien que je fusse loin de les sous-estimer), mais aussi pour le délice et l'enchantement de leur esprit. Pendant le dîner, les discussions commençaient, d'abord dans le calme, puis de plus en plus haut, jusqu'à ce que tout le monde en vînt à crier en même temps. Tous les convives s'en moquaient bien : c'était un exutoire pour leur vitalité naturelle. L'oncle Follman, qui était un diseur d'histoires plein d'esprit, ne manquait jamais de raconter la dernière, toujours la meilleure. L'oncle Paul, le « claqueur de joues », narrait les détails de ses plus récents exploits. Parfois, on me demandait de jouer et, jusqu'à une heure avancée de la nuit, on faisait interminablement circuler du thé chaud et léger au citron, accompagné des plus exquises pâtisseries faites à la maison.

[32]

Ces soirées du vendredi se poursuivirent comme à l'accoutumée jusqu'à un certain soir, où je me rendis compte que l'atmosphère avait changé. Les hommes parlaient à voix basse, ma mère était dans un état de nerfs affreux et on m'envoyait au lit de bonne heure. Seul, mon père gardait son calme et le silence, mais son attitude était étrange - de tous, c'était lui qui m'alarmait le plus.

Un matin, la bombe éclata. Je venais de terminer mes exercices de piano au salon, lorsqu'un cousin de ma mère, grand et fort, entra, chapeau sur la tête, en criant à tue-tête. Ma mère voulut le faire taire, mais ne parvint qu'à l'enrager encore plus ; il insulta mon père, le menaçant avec tant de grossièreté de le poursuivre en justice que je ne pus le supporter : à la fin je lui sautai dessus et le mordis sauvagement à la main, jusqu'au sang. Sur quoi, avec un hurlement, il me donna un coup sur la tête et s'en fut.

Alors, ma mère m'avoua tout. Lodz traversait une crise économique ; les grosses usines, avec leurs milliers d'ouvriers et leur équipement moderne, avaient réussi à mettre en faillite les ateliers de tissage à la main. Mon père était l'une des premières victimes : il était complètement ruiné. Notre cousin avait peur de perdre une certaine somme d'argent qu'il lui avait prêtée quelque temps auparavant. En quoi il se trompait. Ma mère me déclara que nous le rembourserions jusqu'au dernier sou, dussions-nous périr de faim. Et mon père tint parole. Il vendit notre maison, l'atelier, une partie des meubles, l'argenterie et autres choses de valeur. Plus tard, je rencontrai ce cousin et il me sourit. Je fis comme s'il n'avait pas existé.

Mon père était un homme à la personnalité intéressante, doté d'un esprit analytique et hautement philosophique. Elevé dans la stricte orthodoxie, il avait fréquenté une école hébraïque *hayder*, où il avait étudié le Talmud, sans que cela épuisât sa passion de la connaissance, car il s'était débrouillé pour apprendre le français et l'allemand, afin de pouvoir lire les grands philosophes. Encore jeune, il avait perdu ses parents, tués tous deux le même jour par un obus russe, durant la révolte de la Pologne de 1863. Ainsi, comme tant d'autres, était-il venu à Lodz pour y courir sa chance. C'était là qu'il avait rencontré ma mère et que, afin de l'épouser, il avait dû devenir homme d'affaires, dans les textiles, bien entendu.

Il avait déjà largement dépassé la quarantaine lors de ma naissance. De taille moyenne, très droit, avec de petits yeux, un long nez aigu, un beau front,

un menton court et pointu, il n'avait, autant qu'il m'en souviens, pas un seul cheveu blanc.

[33]

Il n'était pas beau, mais il avait un charme exquis, un sourire désarmant et des manières distinguées, Il détestait les affaires et l'argent ; son seul plaisir était la lecture, un verre de thé au citron à portée de la main. Il était très fier de sa prodigieuse mémoire visuelle : peu importait le chiffre, la date ou le nom - une fois qu'il les avait vus, ils demeuraient gravés dans son esprit. Ce don dégénéra plus tard en manie légèrement pédantesque. Il aimait à nous torturer avec des questions de ce genre :

- Dites-moi, mes enfants, que s'est-il passé, il y a exactement aujourd'hui sept ans ?

Silence de mort.

- Allons, allons, vous ne vous rappelez pas ? insistait-il.

Pas un mot.

- C'est ce jour-là que Bismarck a eu sa fameuse dispute avec l'empereur Guillaume II.

Et de sourire, triomphant.

De la même façon, chaque événement majeur ou mineur du siècle dernier était constamment passé en revue. Il adorait sa famille, de façon réservée et discrète. Il s'immisçait rarement dans nos affaires et se mettait rarement aussi en colère - mais, quand cela lui arrivait, c'était terrifiant.

Ma mère était absolument différente. Elle était dotée d'un excès de vitalité et vivait entièrement dans le présent, particulièrement dans celui de sa famille, et de chacun de ses membres. Pauvre maman, je l'ai connue à une époque où elle avait constamment le moral au plus bas - quand elle n'était pas malade. Elle avait été fort jolie et pleine de santé dans sa jeunesse ; mais, en prenant de l'âge, elle s'était trouvée affectée d'une sorte de bronchite chronique à laquelle elle devait les plus violentes crises de toux que j'aie jamais entendues ; j'en mourais de peur. Elle ne pensait jamais à elle-même et se tourmentait pour tout le monde, du matin au soir. Si, d'aventure, tout semblait aller bien, elle soupirait et gémissait de douleur, en se prétendant incapable de faire un mouvement. Mais, dès l'instant qu'elle apprenait que quelqu'un d'autre de la famille n'était pas bien, elle se dressait d'un bond, le corps bouillonnant d'énergie, et se précipitait au chevet du malade, où elle prenait complètement en main la situation. Alors seulement, elle se sentait bien et heureuse. Toute la famille lui vouait un véritable culte, tandis qu'on trouvait mon père trop égocentrique. Les autres étaient incapables de comprendre son espèce de distance.

[34]

Pourtant, il était profondément dévoué à ma mère, malgré leurs nombreuses et violentes querelles.

A l'époque de nos malheurs financiers, mes deux sœurs aînées étaient déjà mariées. Jadwiga avait trois enfants ; Helena avait épousé le docteur Adolf Landau, le frère aîné de Maurycy, homme très respectable et fort gentil. Franja, la cadette, était fiancée. Mon frère aîné, Stanislas, jeune homme sans

prétention et au cœur d'or, travaillait dans une banque. J'avais beaucoup d'affection pour lui. David, le second, faisait à Berlin ses études d'ingénieur électricien. Ignacy, le plus jeune des trois et celui à qui je devais mon prénom, était la brebis galeuse de la famille, mais aussi le plus intelligent de tous. On l'avait renvoyé du collège, à cause de ses activités plus ou moins socialistes. Quand il adhéra au parti révolutionnaire, il eut de très graves ennuis qui nous plongèrent tous dans la plus grande angoisse.

La famille s'éparpilla. Mes parents allèrent occuper une chambre d'amis chez les Follman. Mon frère et Frania trouvèrent à se loger dans l'appartement d'une autre tante, et Jadwiga m'emmena dans une station estivale, au bord de la rivière Pilica, qui s'appelait Inowlodz. Quand j'étais plus jeune, nous avions coutume de passer une partie de l'été dans un affreux petit village, si proche de Lodz que je n'avais pas le sentiment de quitter vraiment les fumées et les sirènes. Mais Inowlodz se révéla être un endroit délicieux. La villa de Jadzia était située tout près de la rivière et dominait les champs et les bois au-delà. Par chance, nous parvînmes à trouver un piano, sur lequel je pouvais travailler à merveille, et je me joignis à une classe d'été dirigée par un jeune étudiant de Varsovie, très sérieux. Je me liai aussi d'amitié avec de charmants enfants. Tous, nous profitions merveilleusement de nos vacances : baignades dans la rivière avant le déjeuner, puis leçons, et pour finir, le piano ; l'après-midi, jolies excursions dans les bois ou goûters dans une villa ou une autre. Deux fois par semaine, nous allions au cours de danse, ce qui m'ouvrit un monde nouveau.

C'est là que je tombai amoureux pour la première fois de ma vie. Elle s'appelait Mania, et c'était une fillette de douze ans, mince et plutôt grande. Deux nattes noires comme des ailes de corbeau lui tombaient jusqu'à la taille ; elle avait des jambes ravissantes et des yeux de princesse persane. Quand nous dansions ensemble je voguais dans un tel paradis que je pouvais à peine lui parler, tant j'étais bêtement ému. Elle était consciente de ma passion.

[35]

Parfois elle m'embrassait - j'étais le petit garçon qui jouait si bien du piano ! Moi, je la griffais et m'enfuyais à toutes jambes, fou de rage. Je ne pouvais supporter d'être traité autrement que comme un amoureux. Jadwiga m'ayant permis de louer un cheval, très vieux et très tranquille, je montais ma rossinante, le matin, et partais dans l'idée d'attirer l'attention de ma bien-aimée et dans l'espoir d'avoir l'air d'un conquistador espagnol. Et je découvrais Mania en plein flirt avec un grand garçon de seize ans - rouquin par-dessus le marché ! Je le détestais.

L'automne vint, et avec lui le temps de retourner en ville pour nous. Ce fut pour trouver, quant à moi, que la vie à Lodz n'avait rien de très gai. Mon père avait pris une situation de comptable, dans l'usine d'un de mes oncles. Il semblait garder sa sérénité habituelle, continuait à passer toutes ses heures de loisir à lire, et ne donnait aucun signe de dépression. Mais il en allait tout autrement de ma mère : l'année qui venait de s'écouler avait eu sur elle un effet désastreux. Elle était beaucoup plus irascible et ses quintes de toux étaient très alarmantes. La police avait arrêté Ignacy, après avoir découvert des brochures et des tracts révolutionnaires dans sa chambre. Nous ignorions même où on l'avait conduit.

Mon existence devint complètement désorganisée. Je devais dormir sur le grand canapé du salon des Follman; je n'avais plus de piano, ne prenais plus de leçons d'aucune sorte, n'avais rien à faire. Toutefois, j'étais heureux, très heureux même, grâce à une circonstance miraculeuse. Car il se trouvait que Mania Szer, mon premier amour, vivait dans la maison d'en face, dans notre rue. Mes jours se passaient donc à rester tout bonnement en faction à la fenêtre, à guetter comme un chien le moindre signe, le moindre mouvement visible dans l'appartement d'en face. Quand il m'arrivait d'apercevoir sa main ouvrant ou fermant un rideau, ou ses nattes lorsqu'elle tournait le dos, mon cœur se prenait aussitôt pour un tambour militaire.

Un matin, ma mère et moi, nous dûmes faire une lugubre visite au chef de l'Okhrana, la police secrète russe, à propos de mon frère. Il nous reçut, tout sourire, tout amabilité, parlant d'une voix douce et agréable ; mais ses yeux avaient le regard froid et cruel du léopard. Je me mis au piano pour lui parce qu'il aimait la musique, puis ma mère commença à pleurer.

[36]

A la fin, il consentit à nous donner un bout de renseignement, selon lequel Ignacy était emprisonné à Varsovie - on pouvait lui faire parvenir de l'argent, des cigarettes et des colis de nourriture ; s'il se conduisait bien, peut-être serait-il libéré dans quelque temps. Le fait est que, au bout de deux mois, on permit en effet à Ignacy de regagner la maison. Il était un peu pâle, il avait l'oreille basse et il était très triste de nous avoir causé tant de soucis ; mais nous sentions qu'il n'avait renoncé à aucune de ses idées révolutionnaires et qu'il n'abdiquerait pas ses dangereuses activités. Quelques semaines plus tard, on l'arrêta de nouveau, pour l'expédier cette fois en Sibérie pour cinq ans.

A la même époque, d'interminables discussions et conciliabules se tenaient au sujet de mon avenir. J'avais maintenant dix ans, et il était temps de faire quelque chose de bien défini à mon égard. Varsovie avait tourné à l'échec complet. Depuis la mort d'Anton Rubinstein, Saint-Pétersbourg était hors de question. Il y avait bien Vienne et le célèbre professeur Theodor Leschetitzky ; mais nous ne connaissions personne dans cette ville, si bien que, au bout du compte, l'idée de Berlin resurgit.